

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre XVI



Lazare était allongé sur un lit de jute rempli de foin ; pourtant sa tête était ailleurs, dans son Un ensemble de rêves familiers mais infinis. Et il savait pertinemment que, si un rêve se muait en cauchemar, il pouvait aisément se ressaisir et se créer un paysage onirique plus agréable. Cependant, peut-être par un étrange retournement de situation, Lazare comprit que le seul cauchemar dont il pouvait s'éveiller était la réalité de son enfermement derrière une porte rudimentaire. Sur ce, il s'enfonça plus profondément encore dans son rêve. Après tout, il était assis seul, au sommet d'une colline herbeuse, écoutant le chant des oiseaux et se prélassant dans la douce chaleur

Un vert éclatant se détachait sur un bleu profond : les collines ondulantes et le ciel immense s'étendaient à perte de vue. En regardant autour de lui, il aperçut alors le château, perché sur la colline juste derrière lui. La structure, à la fois étroite et large, s'élevait vers le ciel, perçant l'horizon vert et bleu d'un blanc éclatant. Les multiples facettes de ses murs étagés et en terrasses semblaient parfaitement lisses, sans fenêtres ni portes. Il se leva et s'avança d'un pas décidé vers le château, ne jetant qu'un dernier regard en arrière, comme s'il pouvait apercevoir par hasard son propre corps, toujours endormi dans sa litière de foin, tandis qu'il s'éloignait.

S'approchant du côté étroit de l'édifice, il découvrit une porte blanche, à peine perceptible grâce à une fente obscure qui courait le pourtour de son cadre. Lazare ouvrit la porte et s'ouvrit sur un couloir sombre menant à l'intérieur. Semblable à ceux du Benion de l'Abbaye

Le tunnel, ses pierres de paroi étaient gris catacombe et luisantes d'humidité ; et la même douce odeur de décomposition flottait dans l'air humide. La curiosité le piqua ; et il se glissa dehors avec Ses pupilles, toujours plus dilatées, suivaient les méandres du couloir plongé dans l'obscurité. Ses pieds glissaient sur les dalles humides comme de la glace. Au détour d'un autre virage, il se figea et tendit l'oreille vers des cris lointains qui résonnaient. Devant lui, une section illuminée Des drapeaux l'appelaient d'une douce lueur.

Pour Lazare, ce n'était qu'un rêve : il suivit la lumière et découvrit une entrée. Il jeta un coup d'œil au coin et aperçut une grande salle remplie de monde. Il y entra sans attirer l'attention, observant les lieux, comme si sa présence n'avait aucune incidence sur ce qui se passait. Il contempla les alentours : des soldats légèrement vêtus, brandissant des épées larges, se tenaient le long des murs éclairés par des torches ; et devant lui, un homme en robe et capuche se tenait derrière une table semblable à un autel, tenant un... Une grande canne se tenait à côté de lui. Lazare sut immédiatement qu'il s'agissait d'une sorte de prêtre. Il chercha des traits subtils qui auraient pu révéler son visage, mais ne trouva qu'une obscurité indistincte sous sa capuche. Cependant, la surface de la table de pierre était clairement visible. Visible, avec sa face brûlée et noircie, révélant peut-être la présence passée de fréquents incendies. C'était noir, plus noir encore que le gâteau de sculptures noircies par la suie qui ornait jadis les murs des catacombes de l'abbaye. Il regarda derrière l'autel, vers un homme qui apparut soudainement près du prêtre : un individu grand, nu et hirsute, qui fixait Lazare avec insistance.

« Amenez-le ! » cria le prêtre en direction de l'entrée.

L'Eljo se retourna brusquement et aperçut deux soldats qui avançaient à la hâte, traînant dans la pièce un prisonnier émacié et nu. Lazare recula et inclina la tête, cherchant à comprendre la détresse persistante de cet homme en sueur. Et il était déchaîné contre ses ravisseurs : il donnait des coups de pied, soufflait, écumait de rage, roulait des yeux et se débattait. La tête osseuse et chauve tourna autour de l'homme. Les deux soldats l'immobilisèrent au milieu de la pièce, le forcèrent à s'agenouiller et lui écartèrent les bras, le maintenant en place.

« Il faut le remettre dans le droit chemin », s'écria le prêtre sans visage en frappant le sol de pierre de sa canne.

« Bien fait ? » demanda Lazare.

Le prêtre se retourna et lui dit : « Il faut le guérir. »

Lazare regarda l'homme hirsute près du prêtre, qui se contenta d'un signe de tête en le fixant d'un regard froid. Lazare se détourna et se demanda à voix haute : « Retrouvailles ? » Mais avant qu'il ne puisse croiser le regard de l'homme sauvage , un soldat costaud abattit une large épée et lui trancha la tête, la faisant rouler sur le sol à côté de Lazare. Il s'écarta d'un bond, son regard oscillant entre la tête solitaire et le torse inerte que les deux soldats maintenaient encore fermement.

Aussitôt, deux nains obèses, entièrement vêtus de peaux de bêtes, entrèrent dans la pièce. L'un portait un couteau à découper courbe ; l'autre maniait un maillet de maçon et une longue pointe de fer. Le nain au couteau se précipita vers le cadavre et découpa des tranches de chair autour du cou, adoucissant ainsi la plaie anguleuse de l'épée. L'autre, de petite taille, ramassa la tête du mort et la porta vers l'arrière du torse.

Alors les deux nains travaillèrent de concert ; le premier se pencha et prit appui sur ses genoux, permettant au second de grimper sur son dos, la tête et le marteau toujours à la main. Le nain du dessus plaça la tête à l'envers sur le torse, lui ouvrit la bouche et enfonça le pieu de fer dans sa langue, fixant ainsi solidement la tête au corps. Et aussi vite qu'ils étaient apparus, les deux nains quittèrent la pièce.

Engourdi, Lazare se détourna de cette vision grotesque et interrogea le prêtre.

"Pourquoi?"

Ce à quoi le prêtre répondit d'un ton égal : « C'était un démon ; il était brisé, mais maintenant il est guéri. »

« Réparé ? Non ; il est brisé ! » s'écria Lazare ; « Il est mort ! »

« Il n'est plus troublé par ses passions débridées », expliqua le prêtre. « Il est en paix avec lui-même. À présent, il est apaisé. »

« Sa tête est à l'envers ! Comment a-t-on pu le remettre en état ? »

Un instant, le prêtre sans visage fixa Lazare. Puis, sous sa capuche, il hocha la tête avant de s'adresser à lui : « Je vois que vous aussi, vous êtes en proie à une passion dévorante, et vous aussi, vous êtes brisé. » Il désigna Lazare du doigt et se tourna vers les soldats. « Soignez-le, lui aussi. »

Un soldat imposant, brandissant une épée large ensanglantée, s'avança vers lui tandis que Lazare reculait lentement en balbutiant : « Non, je suis déjà guéri. Enfin, je veux dire, je ne suis pas ... »

Lazare se retourna brusquement et s'enfuit de la pièce, dévalant le couloir noir d'où il venait, lorsqu'il découvrit soudain que les méandres familiers du couloir avaient changé. À chaque virage arrondi, à chaque bifurcation, de nouvelles voies se multipliaient, comme si le couloir explosait en un réseau de tunnels formant un labyrinthe noir apparemment inextricable. Et chaque nouveau passage semblait comporter encore plus d'escaliers que le précédent, comme si chaque direction le menait toujours plus haut et plus profondément dans le grand château blanc. Et alors qu'il se remémorait les pas précipités et les cris des soldats, poursuivis dans les catacombes de l'abbaye,

Il entendit alors les bruits similaires de gardes à sa poursuite. Pourtant, il savait qu'il ne faisait que rêver, puisque son corps était ailleurs, loin de lui, enfermé derrière une porte rudimentaire, dans un silence de mort, immobile comme peut-être un cadavre dans la crypte de Baston.

Néanmoins, Lazare tourna à toute vitesse au coin d'une rue et découvrit une porte grossière, cerclée de fer, par laquelle il se glissa rapidement et s'enferma à l'intérieur, alors même qu'une horde de Les soldats défilaient devant lui, leurs pas s'éloignant au loin. Lazare s'affaissa contre la porte et soupira.

« Tu n'as pas le droit d'être ici », murmura une voix haletante derrière lui.

Lazare, surpris, se retourna brusquement. Devant lui, dans la petite pièce close et encombrée, se trouvait un L'homme était allongé dans un lit à colonnes, recouvert d'un drap qui ne laissait apparaître que sa tête. Et en dessous À la lueur d'une lampe à huile voisine, Lazare reconnut les traits familiers du visage de l'homme.

« Comment est -ce possible d'être ici et là- bas au même endroit ? » demanda Lazare en pointant du doigt... la direction d'où il venait.

« Oh non, ce n'était pas moi. Nous nous ressemblons beaucoup », révéla l'homme d'une voix malade et caverneuse. « C'est mon frère, le mauvais, que vous avez vu près du prêtre. Il vous tuera quand il vous trouvera. Ce n'est pas sûr ici. Il viendra ; il vient toujours ici. » Il fut pris d'une quinte de toux, rotant en gémissant, et serra le drap encore plus fort contre son cou, comme glacé jusqu'aux os.

« Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? » demanda Lazare en s'avançant.

« Vous êtes bon, jeune homme. Je vais mieux maintenant, mieux qu'avant. Pourtant, vous devez partir, de peur qu'il ne vienne vous chercher comme il est venu me chercher. »

Lazare se retourna vers la porte, bien décidé à partir, lorsqu'il entendit le bruit de pas lourds qui se rapprochaient, peut-être les mêmes bruits provenant des soldats qu'il avait autrefois semés. Il s'approcha de l'homme qui scrutait la pièce. « Y a-t-il une autre issue ? »

« Tu dois te cacher », répondit l'homme ; « Il vient nous chercher ! » Il se tourna sur le côté du lit et s'assit, le dos pâle tourné vers Lazare, qui, par-dessus son épaule, le réprimanda : « Tu n'as rien à faire ici, à me réveiller ! Et pourtant, te voilà ! »

Des cris retentirent à l'extérieur ; la porte trembla, comme sous les coups de poing.

« Et maintenant, je dois te cacher de lui ! Viens ! » s'écria-t-il en se levant et en se retournant. Et lorsque l'homme nu fit face à Lazare, Eljo eut l'impression que ses entrailles se liquéfiaient ; car le torse de l'homme était complètement creux et éventré. De ses organes – l' espace vide ne révélait qu'un utérus strié et béant de tissu rouge qui luisait à la lumière de la lampe. L'homme creux tournait autour du lit en pointant du doigt l'intérieur de sa cavité. « Dépêchez-vous ! Cachez-vous ! »

Lazarus s'éloigna de lui, tandis que les coups à la porte continuaient. « Là-dedans ? » Non ; montrez-moi ailleurs.

« Il n'y a pas d'autre solution ! Maintenant, entrez, et je vous sauverai de lui ! »

C'était comme si les planches de la porte vibraient au rythme des marches d'une armée entière ; et

Lazare céda, s'introduisant tout entier dans la cavité chaude et humide de l'homme.

Une fois à l'intérieur, Lazare aurait pu ressembler à un marsupial dans la poche de sa mère , émergeant de sa coquille. Lazare étant désormais présent, l'homme, dont la grossesse était encore visible, se retourna et se dirigea vers le mur du fond de la pièce, puis s'approcha d'une unique fenêtre ouverte qui offrait une vue sur le ciel nocturne.

« Mais je n'ai vu aucune fenêtre sur le mur », remarqua Lazare. « Et la lumière du jour a disparu ? Comment est-ce possible ? »

« Tais-toi », le gronda l'homme à voix basse, « de peur qu'il nous découvre ! Nous nous cachons à l'extérieur, près de la fenêtre, et il pourra ainsi s'assurer que la pièce est vide. » Tandis que l'homme s'installait à califourchon sur le rebord de la fenêtre, Lazare aperçut le sol, qui lui parut aussi loin que la hauteur cumulée des nombreuses marches. qu'il était déjà monté là avant de trouver la chambre vide de l'homme. « Nous allons nous pendre hors de vue. Il ne trouvera personne à l'intérieur et poursuivra ses recherches ailleurs », ajouta-t-il en se laissant tomber contre le mur extérieur du château, ne retenant ses doigts que pour ne pas tomber.

« Ailleurs ? » demanda Lazare en se déplaçant, pour se rendre compte que ses ailes étaient complètement coincées dans les côtes de l'homme .

« Reste tranquille ! Chut ! » siffla l'homme, lorsque le bruit d'une porte qui claquait annonça l'entrée réussie du frère maléfique .

Lazare retint son souffle, entendant les aboiements du jumeau maléfique du bon homme : « Arrêtez-le ! Pas d'épées ! Je veux ce garçon brisé, indemne ! » – ce qui, pour lui, était... la voix même de l'homme qu'on appelait le capitaine Bourne.

En entendant le chaos venant de l'extérieur, Lazare a pu croire que des soldats avaient mis la pièce à sac. Puis un nouveau silence s'installa, laissant supposer que l'équipe de recherche était peut-être partie.

Soudain, la voix menaçante du capitaine Bourne retentit d'en haut : « Alors, te voilà, avec Jonas dans le ventre. »

« Tu ne dois pas ! Je t'en supplie, frère ! Aide-moi à passer par la fenêtre ! Je ne peux pas retenir les deux ! » nous!"

« Il est temps, mon frère. Tu n'es pas bien établi ; il y a quelque chose qui cloche chez toi. »

« À l'aide ! Je suis en train de tomber... »

Lazare sortit un bras du corps creux, tentant de s'agripper au rebord, mais celui-ci lui échappa. Il plongea vers le sol, toujours prisonnier d'une cage de côtes.

CRAC ! Il s'écrasa au sol avec une force telle qu'il lui coupa le souffle ; pourtant, il rampa hors de la carcasse brisée de l'homme, s'efforçant de le réveiller. « Nous devons

« Fuyez ! Hâtez-vous ! » Pourtant, le bon homme était mort. Lazare s'arrêta un instant pour méditer sur l'horrible... des événements qui n'étaient que les prémices d'un mauvais rêve — et qu'il pourrait peut-être échapper à ce moment en se réveillant, d'une manière ou d'une autre.

« GRRR ! » Lazare se retourna et aperçut un gros chien roux à côté de lui, courant après sa queue. Il se leva lentement et la bête hirsute s'arrêta net et se retourna, comme si elle l'avait remarqué. Puis elle s'avança furtivement et s'immobilisa. Sous la lumière des étoiles, Lazare vit son visage maladif : ses yeux larmoyaient, sa gueule écumait, ses pattes tremblaient et son pelage cramoisi paraissait gras et emmêlé. C'était comme la Mort à quatre pattes, qui refusait de s'accepter. La bête implora Lazare, hors d'elle, en montrant des crocs brisés et cariés : « Bon monsieur, je dois vous embrasser dans le cou. Je vous en supplie, aidez-moi »

« être en bonne santé. »

« Je... pardonnez-moi... je... ne peux pas », murmura Lazare en reculant, s'éloignant du chien visiblement mourant. Il chercha du regard les alentours et se retrouva sur une colline isolée, sans la moindre trace de château blanc. Il n'y avait pas d'arbres ; rien n'apparaissait, si ce n'est un paysage de collines ondulantes à perte de vue qui s'étendaient sous un ciel noir immense – et la bête malade devant lui.

« Mais tu dois le faire », insista l'animal dans sa tête. Il s'avança en boitant, réduisant la distance qui les séparait, tout en dévoilant davantage ses dents cariées. « Un seul baiser, je te le demande. » Vous devez me faire confiance ; je serai doux.

Lazare secoua la tête. « Non, je ne peux pas. Il y a quelque chose qui ne va pas chez vous... et dans ce que vous me demandez. »

« Il n'y a rien. Un seul baiser et je serai guéri. »

« Et que deviendrai-je ensuite ? » demanda Lazare en reculant rapidement d'un pas.

La bête trotta derrière lui, pensant à voix haute : « S'il vous plaît, prêtez-moi le côté de votre cou pour un simple baiser, gentil monsieur. »

Lazare se retourna et s'enfuit à toutes jambes. Il sauta dans les airs et déploya ses ailes, visant le ciel du soir.

Le chien de la mort le suivit ; il ne se mit pas à courir, mais continua à trotter juste derrière lui, répétant mentalement les mots : « Votre cou, monsieur ? »

Lazare battait des ailes sans prendre d'altitude. Sans cesse, il bondissait en avant, se débattait. Il déploya ses ailes et se releva, ressemblant lui-même à un oiseau aux ailes coupées, tentant de s'envoler. Lazare eut l'impression que l'air s'était détendue, rendant ses ailes incapables de prendre de l'altitude. Il jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut le chien. Elle le suivait toujours ; cependant, la bête trotta maintenant debout sur son arrière-train, marchant ainsi en position verticale.

« Votre cou, monsieur ?! »

Lazare replia ses ailes et se mit à courir à toute vitesse. À travers les collines, il fuyait la bête grotesque, mais n'avancait pas d'un pouce ; c'était comme si l'air s'était gélatinisé, ou comme s'il traversait de l'eau. Il ne trouvait aucun endroit discret où se cacher, ni aucun chemin direct à suivre, car la terre s'étendait à perte de vue, inégale et dans toutes les directions. Et pour lui,

L'idée la plus troublante de toutes était qu'il ne rêvait pas, qu'il ne pouvait pas simplement se réveiller de cet instant qui ressemblait à s'y méprendre à un cauchemar sans fin.

Il se retourna de nouveau et constata que le chien dressé sur ses pattes arrière s'était transformé en prêtre encapuchonné, celui dont il se souvenait du château blanc.

« Votre cou, monsieur ? » cria le prêtre en le poursuivant avec sa grande canne. « Réparez moi!"

« Non ! » cracha Lazare. « Laissez-moi tranquille ! »

« Non ! » répéta l'homme en robe. « Réparez-moi ! »

Lazarus, toujours d'un pas décidé, vit l'homme retirer sa capuche pour révéler le visage familier, qui Elle appartenait aussi aux frères jumeaux — ils étaient désormais trois.

Il se propulsa en avant, se penchant contre le vent, qui soufflait comme de l'eau, jusqu'à ce que ses mains touchent presque le sol. Puis il s'agrippa à l'herbe et se tira en courant, utilisant ses bras comme deux jambes supplémentaires. À chaque battement de jambes, il griffait le sol du bout des doigts, tirant la terre toujours plus vite sous lui. De nouveau, il Il jeta un coup d'œil derrière lui et constata la distance croissante qui le séparait du prêtre. Alors il s'élança, se plantant fermement sur ses quatre pattes, pour galoper par-dessus les collines et tracer un chemin, tandis qu'un changement soudain se produisait sur son visage : un long museau apparut dans son champ de vision. Et comme un chien sauvage, il s'élança face au vent.

Boum ! Crac ! Lazare se redressa d'un bond, tandis que des torches et des soldats armés envahissaient la pièce et l'encerclaient. Dans un mouvement à la fois confus et brutal, Lazare se retrouva ligoté et emporté hors de la pièce. Les hommes le traînèrent dans un couloir qui s'éloignait de la porte de la fosse et menait vers le cœur du château.

Des rangées de soldats, prêts à l'accueillir, bordaient son chemin à travers le passage ininterrompu, puis montèrent un escalier en colimaçon et débouchèrent dans un couloir plus large au deuxième étage. Ses escortes conduisirent Lazare à travers une entrée voûtée. En chemin, l'odeur mêlée de foin, de sueur, d'urine et de sang se fit plus prononcée ; et Lazare fronça son nez d'Eljo.

Finalement, il vit les murs s'écarter pour révéler une vaste enceinte : une grande salle aux murs imposants et au plafond voûté. Les hommes l'emmenèrent au centre de la salle et

Il lui ordonna de rester là, tandis qu'ils rejoignaient leurs camarades, postés contre les murs d'enceinte. L'entrée de Lazare déclencha une vague de murmures et de soupirs qui se répandirent dans la salle, les nombreux bruits se mêlant en un seul son qui aurait pu cela ressembler au sifflement incessant d'un serpent monstrueux. Lazare examina la grande salle et ses masses rassemblées.

À sa gauche, des femmes bouleversées et des enfants terrifiés se blottissaient les uns contre les autres devant une série d'arcades. Parmi eux, il reconnut le visage familier du valet venu le servir, mais qu'il avait renvoyé avec de la viande. En revanche, il ne vit ni la lavandière ni ses trois suivantes. Au-delà des domestiques et des enfants, il aperçut une rangée de soldats qui se penchaient pour mieux le voir.

Devant lui, une estrade surélevée s'étendait depuis le mur, sur laquelle se tenaient et s'asseyaient, disposés comme dans un chœur, plusieurs rangs d'hommes. Certains étaient des chevaliers en grande tenue, d'autres portaient des robes de dignitaires ; la plupart, cependant, étaient vêtus modestement. Devant eux se dressait une longue table à plusieurs pieds, elle aussi sur l'estrade. Une nappe déchirée et froissée recouvrait un tiers de son plateau, débordant sur les dalles. Des taches brunes et des traînées maculaient le tissu, traces de sang projeté par des épées. Le plateau, une fois découvert, était jonché de casques, de lames et d'autres objets divers.

À la tête de table, à droite, un homme était assis sur une chaise richement sculptée et partiellement cassée. Les jambes croisées, les pieds levés, ses bottes ensanglantées posées sur la table. Pour Lazare, sa présence imposante et son regard pénétrant évoquaient l'identité de l'absolu.

L'autorité était palpable — il était le seul homme assis à table. Cet homme était de stature considérable. Ses yeux étaient écartés, ses joues larges et sa barbe épaisse. Ses longs cheveux étaient plaqués contre son crâne, comme comprimés par la transpiration d'un casque. Il portait un bandage au bras droit et tenait un parchemin de sa main valide. Son attitude et son comportement étaient ceux d'un homme préoccupé, dont les pensées étaient soudainement interrompues.

À sa droite, des rangées d'arbalétriers, prêts à tirer, se tenaient en rang devant d'imposantes colonnes de bois, régulièrement espacées, qui bordaient un haut mur. Une large entrée occupait le centre du mur ; son encadrement et ses doubles portes cerclées de fer étaient cabossés et déformés. Les portes étaient entrouvertes, laissant entrevoir à Lazare le ciel nocturne ; et il aperçut le plus haut des nuages. la courbe d'un croissant de lune qui le scrutait du haut d'un rempart.

« Jamais le ciel ne m'avait paru à la fois si proche et si lointain », constata-t-il.

Il regarda derrière lui, et vers l'entrée du couloir d'où il venait, pour la voir.

Tout aussi encombrée de soldats, la muraille arrière adjacente restait cependant sans garde, avec pour seul abri un amas de sacs de jute remplis de foin à sa base. Sur la face du mur, il y avait un ensemble de tapisseries anciennes, brodées d'insignes et d'armoiries colorées, était accroché au mur. Pourtant, leur disposition si symétrique laissait apparaître un espace vide entre elles – une zone qui semblait implorer d'être recouverte, car il s'agissait d'une région aux pierres de couleur claire.

« Lazare Gogu ; c'est ce que vous dites ? »

Lazare se retourna et vit l'homme debout, le parchemin toujours à la main.

« Je suis Lord Hugon, autorité régnante sur ces terres. »

« Monseigneur. » Lazare le salua d'une profonde révérence. Il se redressa pour regarder Hugon, examinant le parchemin d'un œil scrutateur.

Pendant qu'il lisait, Lazare le vit incliner la tête, pincer les lèvres et hausser les sourcils, puis relever la tête et le regarder fixement.

Lazare acquiesça et répondit sèchement : « Monseigneur. »

« C'est ce que vous dites », lança Hugon d'une voix tonitruante. Il se retourna et fit venir, au milieu de la formation qui ressemblait à un chœur, un dignitaire en robe. Tandis que l'homme s'installait à table, Hugon pointa son parchemin vers Lazare, ajoutant : « Et je verrai bien. »

Lazarus observa l'homme d'âge mûr, soigné et bien mis, déposer une pile de parchemins neufs sur la table. L'homme en robe plaça plusieurs encriers avec des plumes prêtes à l'emploi à côté de la pile avant de s'occuper de l'assemblage complexe d'un trépied en laiton. Lazarus soupira et jeta un coup d'œil aux portes délabrées du hall et à la lune qui se dévoilait.

« Avancez lentement », ordonna Hugon.

Lazare s'approcha lorsque Hugon l'arrêta d'une main, en disant : « Reste là. »

Lazare obtempéra et reporta son attention sur la préparation méticuleuse de l'appareil métallique par l'homme. L'étrange dispositif, d'une hauteur d'une trentaine de centimètres, reposait sur trois pieds dépliés. Il supportait, verticalement à l'intérieur de sa structure, un plat en laiton fixe et concave, d'un diamètre légèrement inférieur à trente centimètres. Lazare remarqua la surface intérieure luisante du plat, qui scintillait comme un miroir de laiton fin, toute sa surface étincelant à l'exception d'une fine bande périphérique, continue et non polie, qui semblait ornée de gravures détaillées. L'homme fixa le disque contre des supports et, tandis qu'il ajustait l'inclinaison horizontale et verticale de l'objet à l'aide d'une série de leviers, Lazare examina son revers brut. La surface présentait une grande gravure ornementale : celle d'un serpent ailé, enroulé sur lui-même, se mordant la queue.

Pourtant, la complexité et la conception extraordinaire de l'appareil ne se limitaient pas au plat. Les deux pieds du trépied, les plus proches de l'homme, supportaient une étagère suspendue et saillante sur laquelle reposait un petit boîtier réfléchissant muni d'un obturateur coulissant. L'homme plaça une bougie allumée à l'intérieur. Il ajusta l'obturateur, tout en faisant la mise au point sur le miroir en laiton, jusqu'à ce que Lazare voie le visage de l'homme briller dans le reflet de la flamme. Puis l'homme Il se tourna vers Hugon et hocha la tête avec un sourire radieux ; mais il leva un doigt, comme pour suggérer qu'il lui fallait encore un instant de préparation.

Le regard de Lazare se tourna également vers Hugon ; pourtant, dans son mouvement ample, il reconnut un visage familier dans la disposition en chœur des personnes derrière la table — et avec lui, un regard étonnamment froid et distant, celui de nul autre que Lord D'Alcicourt en personne. Lazare croisa son regard, espérant peut-être y déceler une lueur d' aide. Mais d'Alcicourt se contenta de l'observer par-dessus l'épaule d'un autre homme assis, sans lui offrir un regard vide.

Hugon interpella Lazare en agitant le parchemin : « J'ai en main la trace de tes paroles. Tu prétends être Lazare Gogu, et un homme volant chrétien. »

Hugon fronça les sourcils et hocha la tête. « Nous verrons bien. »

« Seigneur d'Alcicourt », appela Lazare en direction du seigneur déchu. « S'il vous plaît, monseigneur, je vous prie de m'aider. » Mais d'Alcicourt ne se montra jamais.

« Tais-toi ! » hurla Hugon en jetant le parchemin sur la table et en sautant de l'estrade. Il chargea Lazare, un poignard à la main.

Lazare retint son souffle tandis qu'Hugon plaçait la lame contre sa gorge.

Les paroles d'Hugon résonnèrent dans toute la salle : « Je suis le seul seigneur de ces terres ! »

Si tu prononces encore son nom, tu trouveras ta tête à mes pieds ! Tu me comprends ?

Lazare déglutit et hocha la tête. « Pardonnez-moi, mon Seigneur. »

« Seulement cette fois », répondit Hugon d'un ton sévère. « Je ne pardonnerai une telle offense qu'une seule fois. »

« Vous êtes miséricordieux, mon Seigneur », déclara Lazare en baissant les yeux vers la lame dans la main d'Hugon .

Hugon retira son couteau en grommelant : « En effet, je le suis ; mais pas avec ceux qui pourraient comploter pour me tuer pendant mon sommeil. » Il saisit le bras de Lazare et le conduisit vers l' homme en robe et son étrange instrument en laiton, tout en demandant à ce dernier : « Votre plat est-il prêt ? »

« Encore un instant », proposa l'homme avant de corriger Hugon, avec un fort accent italien : « Moonwindow, monseigneur, ce n'est pas un plat. »

« Hâte-toi ! » aboya Hugon à l'homme qui faisait face à Lazare. « Je dois savoir. »

Il plongea son regard dans les yeux de Lazare et murmura : « D'un bleu profond, comme les abysses. » Il tapota la joue de Lazare avec sa lame. « Ouvre. »

Lazare ouvrit la bouche.

« Et quelles grandes dents vous avez ! On dirait des dents de loup. » Il tapota sa lame contre une canine lorsque Lazare recula d'un bond et serra les lèvres. « C'est vrai. » Hugon lança un sourire narquois à Lazare qui fronçait les sourcils avant de se placer à ses côtés.

Lazare l'observait du coin de l'œil.

Hugon fit délicatement glisser son poignard pour dégager une mèche de cheveux noirs et révéler l'oreille tombante de Lazarus .

« Quelles étranges oreilles sont-ce : des oreilles de chat, de chien ou de démon ? »

« Chrétien, mon Seigneur », se défendit Lazare.

« Comme vous le dites », répondit Hugon en tournant maintenant autour de lui. « Et ces ailes monstrueuses , à quel oiseau, chauve-souris ou bête appartiennent-elles ? »

« Un homme volant, mon Seigneur », répondit Lazare. « Je suis un homme volant chrétien. »

« Vous dites cela ; pourtant, je n'ai vu de telles ailes que dans des descriptions sommaires de démons et de dragons. Elles sont dépourvues de plumes et n'ont aucune beauté, contrairement aux ailes des anges. »

Et je n'ai jamais vu de croquis d'un homme volant chrétien. Hugon se pencha vers lui et murmura : « Qu'en dites-vous ? »

Lazare serra les dents, se tourna et s'adressa à Hugon : « Si cela vous plaît, monseigneur, vous pourriez faire faire un portrait de moi. »

D'un geste ample, Hugon s'écarta, leva son épée, la rabaissa, laissa échapper un petit rire et hocha la tête, admettant : « Et intelligent, en plus. Cependant, je serais d'autant plus ravi si vous vouliez bien... déployer vos ailes. »

Lazare soupira et déploya ses ailes ; et toute la salle retint son souffle.

« Silence ! » aboya Hugon, incapable de détacher son regard de Lazare. Il recula d'un pas et contempla l'imposante envergure de ses ailes, d'une extrémité à l'autre ; puis il secoua la tête.

« Vraiment pas des ailes d'ange... trop bestiales... effroyables, même. »

Lazare replia ses ailes tandis qu'Hugon tournait autour de lui et regardait par-dessus la table, et en direction d'un chevalier partiellement vêtu. Il lui demanda : « Avez-vous trouvé l'évêque et le scribe ? »

« Non, monseigneur », répondit le soldat d'une voix rauque. « Et ils ne figuraient pas parmi les morts. »

Hugon hocha la tête et se retourna vers Lazare, visiblement déçu. Il s'éclaircit la gorge, s'approcha rapidement de lui et croisa les bras dans un geste de défi. « Dans une confession sous serment, vous avez affirmé pouvoir voler, sans vous arrêter, pendant une demi-nuit. »

« Oui, mon Seigneur. »

Hugon plissa les yeux et se pencha en avant, ajoutant : « Ce qui m'amène à vous demander : pourquoi avez-vous dit « pour la moitié d'une soirée » plutôt que « pour la moitié d'une journée » ? » Hugon se pencha vers Lazare.

Hugon était si près que Lazare sentait son souffle sur ses narines. Il tira sur le collier de cuir de Lazare pour dévoiler la croix de prière en bois dissimulée sous sa blouse noire. « Y a-t-il quelque chose qui pourrait vous empêcher de voler en plein jour ? » Il frotta la croix entre ses doigts en fixant Lazare droit dans les yeux, attendant... réponse.

Lazare détourna le regard avant de répondre d'un ton pensif : « La fraîcheur du ciel du soir est plus propice aux efforts du vol, monseigneur. »

Hugon réfléchit à sa réponse, les lèvres pincées, avant d'acquiescer. « Et je suppose que voler n'est pas chose facile ; tout comme certaines batailles se livrent mieux sous la lune. » Puis, lançant un regard dur à Lazare, il poursuivit : « Et tout comme certains hommes sont mieux tués dans la sérénité du sommeil. »

« Peut-être, comme vous le dites, mon Seigneur », suggéra Lazare.

Hugon lâcha la croix de prière, recula et brandit son poignard. « Levez les mains. »

Lazare serra les dents lorsque Hugon coupa la corde qui lui liait les poignets, en disant : « Tu as des dents de démon, des oreilles diaboliques, des ailes de dragon et un regard bleu froid qui coule de tes yeux comme une mer glacée. »

La corde glissa et s'enroula sur le sol.

« Seigneur, je suis un chrétien qui vole — »

« Nous verrons bien ! » s'exclama Hugon.

Lazare inclina la tête.

Hugon fit remarquer : « Je ne vous libère pas de vos liens par confiance ou par bonté. »

« Monseigneur? »

Hugon expliqua : « Tant qu'un démon est enchaîné, il dira et fera tout pour se libérer. À présent, vous êtes libre de parler et d'agir devant moi comme bon vous semble. » Hugon rangea son épée et présenta des mains vides. « Si vous souhaitez me tuer, c'est maintenant ou jamais. »

Lazare jeta un coup d'œil derrière Hugon et aperçut d'Alcicourt toujours caché derrière d'autres hommes. Il s'adressa alors à Hugon : « Je ne souhaite faire de mal à personne, monseigneur. »

« Peu importe vos souhaits ou vos paroles », rétorqua Hugon en prenant Lazare par le bras et en le rapprochant encore davantage de l'homme en robe assis à la table, « je découvrirai vos véritables intentions. »

« Depuis la plaque lunaire. » Il demanda à l'homme : « Êtes-vous prêt ? »

« Presque, monseigneur », répondit l'homme avant de jeter un coup d'œil sur le côté de l'engin et de murmurer à Hugon : « Ce n'est pas une plaque lunaire, ni une plaque de fenêtre, ni une plaque de fenêtre. C'est une fenêtre sur la lune.

Hugon le congédia d'un geste boudeur de la main. « C'est ainsi ! Faites ce que vous devez ; je

Amenez maintenant l'homme ailé devant vous.

« Fenêtre sur la lune, monseigneur ? » demanda Lazare.

Hugon le foudroya du regard. « En effet. Le seul et véritable œil divin du destin, où se gravent à jamais les vies des hommes qui n'ont pas encore vécu et les contours des royaumes encore à naître. »

« Dans la pierre. » D'un geste et d'une main ouverte, Hugon présenta Lazare à l'homme vêtu d'une robe : « Permettez-moi de vous présenter mon astrologue et prêtre prodige, Albeard d'Elhosie. Prophète parmi les prophètes et mon voyant personnel, Albeard est celui qui vous a vu vous glisser par la fenêtre de ma tour et me tuer d'un coup de poignard pendant mon sommeil. »

Lazare serra les dents, ferma les yeux et réfléchit à cette accusation apparemment absurde. Et dans sa brève réflexion, il comprit que quelqu'un avait informé Hugon de
Un complot se tramait, impliquant lui, un poignard et une fenêtre de tour. Il regarda en direction de d'Alcicourt et le chercha du regard ; pourtant, le seigneur déchu demeurait dissimulé dans la foule. Il se retourna et scruta les serviteurs, cherchant un autre visage familier parmi la foule ; mais il ne trouva aucune trace de son valet. De même, il ne remarqua ni la lavandière ni ses suivantes. Lazare soupira et se défendit en invoquant l'évidence : « Pourtant, vous n'êtes pas mort, monseigneur. Et je suis resté sous surveillance constante depuis mon arrivée. Je ne pourrais jamais commettre un tel acte. »

Hugon eut un sourire narquois et hocha la tête. « Oh, mais vous l'avez fait — trois soirs plus tard — et pourtant j'ai arrêté votre main meurtrière ! »

Un vertige s'empara de Lazare, qui prit une profonde inspiration. « Seigneur, s'il vous plaît, je ne comprends pas vos paroles. » Il secoua la tête. « Si vous m'aviez retenu la main, comme vous le prétendez, je n'aurais pu commettre un tel acte, même trois soirs plus tard. »

Ce à quoi Hugon répondit : « C'est la grâce de Dieu, mon astrologue et sa merveilleuse plaque de fenêtre — »

« Moonwindow, monseigneur », intervint gentiment Albeard.

« Celui-là même », affirma Hugon, poursuivant : « Et grâce au don d'Albeard, et à sa machine bénie, je peux être témoin des événements avant qu'ils ne se produisent. Vraiment, j'ai vu mon propre destin ... »

Hugon se retourna et proclama à toute la salle : « — En tant que roi imminent de nombreux royaumes ! »

Ses soldats levèrent les armes et poussèrent des cris de joie. Hugon sourit avant de les faire taire. Il entra dans la salle d'une main apaisante. Il se tourna vers Lazare et affirma : « Il faudra plus que
« Un homme volant et un poignard pour défaire mon destin divin. »

Lazare regarda Barbe-de-Barbe ; mais l'homme en robe se contenta de lui lancer un regard méfiant et d'acquiescer en repositionnant les parchemins devant lui. Il prit une plume dans un puits, en essuya la pointe et, sans interrompre ses préparatifs,

Hugon a dit : « Monseigneur, il est temps. »

Hugon acquiesça d'un signe de tête et ordonna à Lazare de rester où il était. Puis il monta sur l'estrade de pierre et contourna la table en y jetant son poignard.

Alors qu'il retournait à son fauteuil partiellement carbonisé, Hugon s'adressa à toutes les personnes présentes dans la salle : « Mes hommes d'armes connaissent la procédure : je veux un silence absolu. » Puis il se tourna vers les serviteurs du château. « Et j'attends de mes nouveaux serviteurs qu'ils en fassent autant. De plus, chaque femme devra veiller sur l'enfant qui est à ses côtés ; et chacune sera responsable du moindre trouble causé à son enfant. Mes hommes interviendront promptement pour faire taire tout trouble – et même frapper ! N'ayez aucun doute sur ma parole, car il n'y a pas d'excuse pour négocier, une fois que... »

C'est terminé ! Maintenant, prenez vos nouvelles fonctions !

Des femmes se sont précipitées parmi les serviteurs rassemblés, attrapant des enfants et les tirant vers leurs seins, en portant les doigts à leurs lèvres et en leur chuchotant féroce à l'oreille.

Les enfants hochèrent la tête et les femmes les bercèrent tandis qu'un calme nouveau s'installait sur les domestiques.

Hugon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'adressa au chœur de dignitaires et de chevaliers en robes, alignés le long du mur. D'un geste de la main, il les congédia en disant : « Écartez-vous ; laissez place à la révélation. » Comme une vague, la foule se dispersa, ne laissant de place qu'à Hugon et son astrologue. Il se tourna et désigna Lazare du doigt, lançant un avertissement bref et sinistre : « Bouge, parle, et tu meurs. » Puis, d'un claquement de doigts, il fit signe à la rangée d'arbalétriers postés devant les portes doubles délabrées de la salle, avant de lui faire signe. Ils obéirent et braquèrent leurs arcs sur Lazare.

Lazare retint son souffle, détournant son attention d'Hugon pour la porter sur l'astrologue, puis sur le chœur d'hommes qui se déplaçaient derrière eux et la table. Et, tandis que les hommes poursuivaient leur dispersion, plus bas sur le mur, Lazare aperçut de nouveau le visage de Lord d'Alcicourt. et croisa son regard. Pourtant, d'Alcicourt ne bougea pas avec les autres hommes ; il resta immobile, les yeux rivés sur lui. Lazare secoua la tête et haussa les épaules, suggérant silencieusement la question : « Pourquoi ? » Et à cet instant, Lazare comprit parfaitement la raison de la distance que D'Alcicourt gardait. Avant même d'avoir pu se remettre du choc de sa révélation, Lazare laissa échapper un sifflement strident qui fit trembler toute la salle : car Lord D'Alcicourt n'avait pas de torse ; seul le pied d'un grand candélabre lui servait de pique pour soutenir sa tête décapitée.

« Hissez les arcs ! Encerchez-le ! » hurla Hugon. Les soldats accoururent à son ordre et, tandis que les arbalétriers levaient leurs armes, un rang d'épéistes voisin se détacha des rangs et fondit sur Lazare, l'encerclant d'un cercle serré d'épées dégainées. « S'il

« Bouge, transperce-le ! » Puis il s'adressa directement à Lazare : « Je t'interdis de parler comme un diable et de crier comme un démon ! Homme volant ou non, si tu me siffles encore une fois, tu mourras sur place. »

« Tu ne feras point... »

"Silence!"

Lazare détourna le regard ; pourtant, de tous les angles, il ne voyait que des lames levées. Une goutte de sueur lui piqua l'œil ; ses oreilles le brûlaient, et le souvenir du frère Clodius et de sa canne dressée par la correction lui revint en mémoire .

Hugon fit le tour du côté opposé de l'astrologue en trombe, claquant des doigts avec impatience et pointant du doigt la Fenêtre de Lune.

L'astrologue plaça une plume trempée au-dessus d'un parchemin vierge et se pencha bien droit devant le plat à miroir.

Dans toute la salle, pas même une toux ou un éternuement ne vint troubler le silence imposé ; l'astrologue était assis, fasciné par la lueur convergente de la Fenêtre de Lune.

Lazare fixa l'homme, dont le regard perçant se confondait avec la lumière du miroir du trépied . Les sourcils de l'homme se froncèrent et ses yeux se révoltèrent, tels ceux d'un oiseau de proie, scrutant l'éternité. Ses lèvres tremblèrent tandis qu'il murmurait, et Hugon recula prudemment, sans le déranger.

Hugon se glissa derrière Albeard , jetant un coup d'œil par-dessus son épaule au parchemin vierge. L'astrologue, comme hypnotisé et absorbé par son invention, griffonnait des mots tandis qu'Hugon les murmurait silencieusement.

Là où les créatures sauvages se rassemblent avec les chacals

Les démons se réunissent en lançant des railleries

Au repos, ainsi perchés au-dessus des nids de chouettes

L'ombre d'un ange ravageur repose

Elle attise la luxure, au point de voler sa semence.

Dans les rêves, cette Reine des Démons engendre-t-elle ?

S'entraînant au combat avec Man, tandis qu'elle —

L'astrologue se tourna vers Hugon, dont le visage brillait intensément dans la lueur de la Fenêtre de Lune.

« Mon Dieu, non ! » s'exclama-t-il, les yeux embués de larmes.

Hugon se redressa, pensif. « Dieu sait quoi ? »

Aussitôt, la Fenêtre de Lune attira l'attention des deux hommes ; elle brillait désormais d'une teinte bleutée ; et, en son centre même, un point de lumière bleue plus vive se propageait vers l'extérieur, gonflant

dans un anneau azur qui s'étendait lentement vers l'extérieur et vers le périmètre rond du miroir en laiton.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Hugon en s'éloignant de l'astrologue et de sa Fenêtre de Lune. « Que se passe-t-il ? » Il prit son poignard sur la table. « Qu'est-ce qui te prend ? »

L'astrologue leva les yeux vers Hugon, riant et pleurant à la fois. Il haussa les épaules. « C'est sa mère. »

Il se frappa le front du pouce, formant une croix, et continua de rire, les larmes aux yeux, en se levant et en faisant face à Hugon. « Saint Denis, protégez-nous. » Hugon pressa son poignard contre la poitrine de l'astrologue. « Reprends-toi ! Dis-moi ! »

L'homme tenta de répondre d'une voix hésitante : « Sa mère... non... nous ne pouvons pas parler d'elle, monseigneur ! » Il attrapa le bras d'Hugon. « Pas ici ; pas maintenant ! Non ! »

Hugon se retourna et fit tomber la Fenêtre de Lune de la table d'un revers de main, l'envoyant voler à travers le hall. Elle s'immobilisa devant les serviteurs terrifiés. Il pressa la lame contre le cou de l'astrologue. « Et sa mère ? »

L'homme s'est souillé et a pleuré.

Hugon l'interrogea : « Qui est-elle ? »

« Elle l'est... je vous en supplie, mon Seigneur. »

Hugon appuya la lame sous sa mâchoire.

« C'est Li— Seigneur, nous ne devons pas ! »

Hugon fit couler un filet de sang. « Un petit... un petit quoi ? »

« Non, » insista l'astrologue, « Seigneur, pas maintenant ! »

« Maintenant ! » grogna Hugon.

« Lilith ! Heylel ! Lucifael ! Étoile du Matin ! Elle a tant de noms », s'écria-t-il avant de s'effondrer. au sol, s'effondrant en un homme égocentrique et sanglotant, complètement dévasté.

« Wa-hoom ! Wa-hoom ! » Un cor de guerre lointain retentit à l'extérieur de la salle du château. Hugon tourna son attention vers les doubles portes à moitié verrouillées, cerclées de fer, et fit signe à ses hommes de mieux sécuriser l'entrée. Dehors, entre l'appel aux armes lointain et pressant, Hugon entendit des ordres hâtifs de défense immédiate à l'extérieur des doubles portes, mêlés aux cris horribles et superposés des soldats mourant. résonnait des coups de poing et de hallebardes ; une tension palpable, soulignée par des cris étouffés d'urgence, régnait dans les lieux.

Un silence de mort s'installa dans la salle tandis que des centaines de regards étaient rivés sur les portes doubles. Lazare, observant les serviteurs recroquevillés, aperçut un garçonnet solitaire qui se frayait un chemin entre les enfants et les femmes en pleurs. Accroupi près du fenêtré de lune, il chercha du regard les yeux fixés sur lui lorsqu'il croisa celui de Lazare.

Un éclat dans les yeux, il fit un geste vers Lazare, porta son doigt à ses lèvres avant de récupérer la Fenêtre de Lune et de se faufiler jusqu'à son point de départ. Lazare tourna son attention vers Hugon et le trouva en train de tourner sur lui-même et de s'adresser à la tête de D'Alcicourt : « Quoi, au nom de Dieu — »

Extérieurement, le bref regard d'Hugon suggérait une tentative d'en tirer une révélation quelconque. Il pourrait d'une manière ou d'une autre révéler une stratégie, aussi absurde soit-elle, qui pourrait consister à l'attaquer après qu'il ait sécurisé les fortifications ennemies. Pourtant, il rejeta rapidement la tête tranchée et ses propres réflexions confuses, et se tourna vers l'astrologue abattu. « Elle, qui ? Qui est donc cette Femme Démoniaque aux mille noms ? »

BOUM ! Une explosion colossale secoua la salle jusque dans ses fondations. Serviteurs et soldats se dispersèrent, emportés par un torrent de pierres du toit qui s'abattit sur le sol central ; la puissance du souffle projeta presque tous les gardes au sol. Des débris déferlèrent du toit, une épaisse colonne de poussière se répandant sur le sol et s'étendant en un nuage épais, remplissant chaque recoin de la salle de poussière et de cendres. Et après la déflagration, dans ce bref instant de calme où les hommes reprirent maladroitement leurs esprits, quand les dernières traces de poussière retombèrent et qu'un silence pesant s'abattit sur la salle comme un souffle retenu...

Femmes et enfants hurlèrent ; les hommes se précipitèrent derrière eux ; et le cercle d' épéistes s'enfuit devant Lazare, le laissant accroupi près du sol, prêt à bondir sur la présence qui se dévoilait devant lui. Oreilles couchées, yeux écarquillés, ailes déployées et crocs acérés, Lazare siffla contre ce que la brume se dissipant révélait. Devant lui, le Géant Porcin battit des ailes, griffa l' air, leva ses défenses et se présenta par un rugissement retentissant, capable de faire trembler le c
Pierres de mur.

Sous les voûtes du plafond fragilisées, d'imposantes colonnes de chêne se brisaient et se fendaient tour à tour sous le poids instable des pierres de soutien. Peu à peu, telle la tour de Babel qui s'écroule, la charpente de la salle céda. Des pans entiers s'effondrèrent. Leurs pierres s'abattirent sur le sol avec la force du marteau de Thor , anéantissant des rangs entiers de soldats. Des hommes indemnes engagèrent le combat contre la Bête tandis que des arbalétriers et des archers décochaient leurs flèches pour cribler son flanc de carreaux et de traits. Le géant rugit et se retourna pour les affronter lorsqu'une seconde salve de traits l'atteignit de face. Pourtant, il se contenta de grogner sourdement et n'avança pas . Au contraire, il les congédia et fixa Lazare de ses yeux noirs. « Détruis-le ! » hurla Hugon en plongeant derrière la table et en traversant la pièce en courant. Il se précipita au-dessus de l'astrologue recroquevillée et en pleurs avant de se dissimuler sous elle.

la table. Des dignitaires en robe suivirent son exemple, se pressant sous la table ; et Il a combattu à leurs côtés pour défendre son espace.

Lazare fixa son regard sur le Géant Porcin tandis qu'il se retirait en contournant la table. Il observa les mouvements du géant voûté qui avançait, griffes ouvertes et ailes déployées, tandis que des flèches criblaient sa peau hérissée et exsangue. Lazare s'arrêta et se retourna brusquement ; dos au mur, il fixa le géant ailé. Œil à œil – homme volant contre bête volante –, Lazare adopta une attitude tout aussi inflexible ; accroupi, les bras écartés sous ses ailes déployées, il laissa échapper un sifflement malveillant.

Le Géant renifla et chargea Lazare, brandissant ses griffes acérées qui projetèrent la table au loin. Mais avant même que le meuble n'explode en mille morceaux, avant même qu'il ne heurte le mur, le Monstre fendit la masse d'hommes agglutinés de son autre membre, les faisant dégringoler sur le sol du hall et les réduisant à un amas de corps tordus. Dans l'étreinte ferme des griffes du Démon, Hugon n'avait plus que l'air d'une poupée fragile et hébétée. Lazare tenta de fuir, mais le géant bondit et frappa le mur du bout de ses défenses. Piégé, Lazare se retourna lentement et, à cet instant, aperçut son propre reflet dans l'œil de l'ogre : celui d'Eljo , projeté par sa surface noire et luisante. Les cheveux de Lazare flottaient sous le souffle putride de la Bête. Le Monstre maintenait Lazare coincé entre ses défenses, plaqué contre le mur.

« Au secours... homme volant ! » haleta Hugon, enserré dans l'étreinte de la Bête. Celle-ci le serra contre ses défenses et l'approcha de Lazare. Hugon se mit à tousser et à ricaner, comme s'il trouvait un humour macabre dans cette scène horrible. Il regarda Lazare, l'accusant : « C'est toi qui as invoqué cette Bête ! Un chrétien volant, tu te prends pour qui ? » tandis que le géant arrachait l'homme aux yeux écarquillés et au sourire carnassier à Lazare, le tournait sur le côté et lui dévorait la moelle du crâne.

Un torrent de flèches et de lances s'abattit sur la Bête tandis que Lazare, tapi au sol, se roulait sous ses défenses massives et reprenait pied. Il chargea vers les portes doubles et s'arrêta net face aux arbalètes pointées à son bout. Pourtant, la Bête le poursuivit. Les soldats levèrent leurs armes au-dessus de Lazare et criblèrent son visage de traits, au moment même où il pivota et fit demi-tour dans l'autre sens, contournant la salle . À travers la poussière et les débris qui continuaient de tomber du plafond, Lazare aperçut des étoiles par une large ouverture ; cependant, le géant, se déplaçant à toute vitesse, se tenait entre lui et une cible facile pour tirer dans le ciel nocturne.

La pièce trembla et des fissures s'élargissaient dans les murs du hall, descendant du plafond comme des éclairs noirs ; les pierres s'effritèrent, annonçant les premiers vestiges de la ruine. Lazare franchit l'autre côté de l'estrade et se précipita sous la triple arche qui abritait les femmes et les enfants désormais disparus. Soudain, les colonnes contreforts s'écroulèrent sous une avalanche de pierres qui le projeta sur les dalles. Il roula sur ses pieds et se releva en hâte tandis que l'ogre rugissait sous une pluie de pierres – et il aperçut l'ouverture bien plus large dans le plafond, avec son ciel noir accueillant et sa mer d'étoiles. Aussitôt, le ciel disparut derrière les ailes déployées de la Bête qui s'avavançait vers lui. Puis elle s'arrêta et souffla.

Lazare réfléchit rapidement à l'instant présent : c'était comme si la Bête savait qu'il voulait s'échapper par le trou béant et le mettait au défi de tenter quoi que ce soit. Lazare supposa que, compte tenu de la rapidité manifeste du Géant Porcin , il ne pourrait pas atteindre une vitesse suffisante dans la pente abrupte pour échapper à son immense portée. De plus, Lazare comprit que, même s'il parvenait par chance à échapper aux griffes de la Bête en plein vol, le Monstre aurait certainement une longueur d'avance sur lui ; et par expérience, il savait qu'il ne pouvait échapper aux puissantes ailes de la Bête lorsqu'elle prenait son envol. Lazare considéra tout cela et rejeta aussitôt ces pensées en s'éloignant brusquement depuis l'entrebâillement et boulonné plus bas sur le mur.

Il se précipita dans la direction d'où les soldats l'avaient escorté jusqu'au hall, puis chargea vers l'entrée désormais déserte qui menait plus profondément dans les entrailles du château. À travers des nappes de mortier qui se répandaient, le géant criblé de flèches se lança à sa poursuite, se frayant un chemin à travers des amas de pierres et de décombres. Et en un instant peut-être imperceptible , Lazare traversa l'entrée au moment même où elle explosait ; et le souffle des pierres qui se désintégraient le projeta au sol. Pourtant, il se releva d'un bond tandis que le géant enfonçait sa tête profondément dans le couloir, fouillant, rugissant et frappant de ses défenses les murs qui s'écroulaient.

Lazare bondit en avant, se mit à courir, contourna un angle et descendit un escalier en colimaçon qui jouxtait un couloir inférieur du château. Il sauta au pied de l'escalier et se retourna, apercevant une immense vague de pierres qui se déversait de la cage d'escalier et s'abattait sur lui. Des défenses frétilantes percèrent les pierres, révélant la tête massive et fousseuse de la Bête qui la poursuivait. Les murs du hall se courbèrent et le plafond s'effondra autour de la silhouette colossale de la créature, les dimensions réduites du couloir ne pouvant contenir son poids. Malgré tout, le Monstre continua d'avancer, s'enfonçant toujours plus profondément dans le hall.

Lazare dévala le couloir et passa en trombe devant la porte rudimentaire et familière de sa demeure.

Il parcourut les méandres du hall, contourna une arche et s'arrêta. Devant lui, là où il s'attendait à une porte de fosse en fer accueillante, gisait un amas de soldats morts. Il s'avança et aperçut un visage familier près de la base du tas : celui du soldat roux géant, le regard absent, fixant le vide, si ce n'est le pommeau brisé d'une épée. Par-dessus le grondement continu d'un château en ruine, le rugissement retentissant de la Bête le poussa à dégager les corps . Un à un, il déplaça les soldats tombés et les aligna contre le mur. À chaque rugissement de la Bête, à chaque secousse de sa nouvelle attaque, les murs autour de Lazare tremblaient sous le poids des pierres qui se déplaçaient et s'effritaient. Lorsqu'il eut suffisamment dégagé la porte des morts, il enjamba les cadavres restants et lutta contre le verrou de fer qui refusait de céder. Il frappait sur le loquet tandis que les dalles se dérobaient sous lui. Du mortier s'échappait de l'entrée de la fosse lorsque la porte de fer s'est courbée sous le poids de la dalle de couverture qui s'effondrait.

« Ouvrez ! » hurla Lazare en frappant violemment la porte de l'épaule. Aussitôt, le loquet se brisa, les gonds se détachèrent du mortier de pierre et il s'écroula sur le seuil d'une fosse qui s'effondrait inexorablement, remplie de poussière. Pourtant, à travers les débris tourbillonnants, une brise du soir l'enveloppa et il découvrit une voûte étoilée. Il se releva d'un bond, sauta et, d'un claquement d'ailes, s'agrippa au bord supérieur de la fosse. Il se hissa hors de la fosse, prit appui et scruta le ciel à l'est, où la lune se levait.

Lazare prit une inspiration, déploya ses ailes et se prépara à s'envoler ; lorsque la voix du prisonnier chrétien appela de l'intérieur de la fosse : « Lazare, aide-nous ! »

Il se retourna et scruta la brume de poussière et d'obscurité pour découvrir les prisonniers qui luttaient avec leurs chaînes et tentaient d'arracher leurs fers des parois effondrées de la fosse.

BOUM ! Le sol de la cour trembla sous les bottes de Lazare, signe de la détermination inébranlable du Géant Porcin à creuser entièrement le couloir et à sortir de la fosse après Lazare. Soudain, Lazare vit le chrétien tomber à la renverse, sa chaîne désormais arrachée du mur qui s'écroulait. De même, l'homme du Nord frappa du pied les pierres brisées et se libéra de ses chaînes.

Lazare se pencha au bord de la fosse, agitant les bras avec véhémence et criant : « Jetez-moi votre chaîne ! » Le chrétien jeta le bout de ses chaînes à Lazare. Lazare s'empara de la chaîne et tira le prisonnier hors du trou, le faisant rouler sur le côté tout en criant à l'homme du nord : « À toi maintenant ! Dépêche-toi ! »

Alors le géant lança sa chaîne ; et le chrétien aida Lazare à le mettre en sécurité.

« Vous devez fuir tous les deux ! Un grand mal approche ! » les avertit Lazare avant de disparaître dans les ténèbres.

L'homme du Nord se roula par terre, grimaçant de douleur à son coude écorché, lorsqu'il aperçut le chrétien, les mains en l'air, qui arpentait le terrain, tentant de calmer et de contenir un grand étalon blanc. Et lorsque le cheval effrayé fit mine de le dépasser au galop, le chrétien esquiva à plusieurs reprises, faisant des allers-retours, s'opposant à chacune de ses tentatives de fuite. L'homme du Nord cria, se tenant le bras : « Alors, tu vas encore voler un cheval ? »

Le chrétien lui lança un regard noir. « Non, je vais sauver un cheval d'un grand mal. » Maintenant, lève-toi et aide-moi !

Pourtant, l'homme blessé du nord s'est simplement roulé sur le côté et a repris ses douleurs.

CRAC ! À côté de lui, les parois de la fosse s'effondrèrent, des pierres comblant rapidement le vide, tandis qu'un nuage de poussière s'élevait du fond. L'homme du Nord se releva d'un bond et se précipita vers le chrétien, suggérant aussitôt : « Eh bien, si nous voulons la sauver — et tout le reste — Le chrétien lui lança le bout de sa chaîne et lui ordonna de reculer et de former une barrière de fortune pour contenir la bête. En un instant, ils eurent coincé le cheval dans un coin de la cour. Le chrétien monta sur la monture, aida son compagnon à monter derrière lui, éperonna l'animal et le lança au galop vers les portes du château. Le cheval blanc franchit les remparts au galop et foula le sol d'une frénésie sauvage.

« Alors, l'homme volant t'a sauvé des profondeurs mêmes de l'enfer ! Qu'en dis-tu, homme du Nord ? » demanda le chrétien par-dessus son épaule, par-dessus le grondement des sabots .

L'homme du nord cria par-dessus le vent hurlant : « Non, l'homme volant t'a volée à la glorieuse Valkyrie ; alors, je suppose que ton homme Ja-Zeus va t'attendre encore un peu ? »

« Oh, cela ne le dérange pas », lui répondit le chrétien. « Mais je doute que tes soixante-dix-sept vierges soient aussi indulgentes ! »

L'homme du Nord lui tapota fermement l'épaule. « Fais attention à ce que tu dis, chrétien. »

Les anciens prisonniers des mines galopèrent à travers une plaine éclairée par la lune et s'engouffrèrent dans la liberté de la nuit lorsqu'ils aperçurent une lune vacillante et la silhouette minuscule mais encore perceptible d'un homme volant solitaire, traversant la fenêtre ronde aux teintes dorées de la lune.

[Fin du chapitre 16]



Cette œuvre littéraire a été créée d exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~